

EDMOND DE GONCOURT, JULES  
DE GONCOURT

**QUELQUES  
CRÉATURES DE CE  
TEMPS**

Edmond de Goncourt

**Quelques créatures de ce temps**

«Public Domain»

**Goncourt E.**

Quelques créatures de ce temps / E. Goncourt — «Public Domain»,

## Содержание

PRÉFACE	5
L'ORNEMANISTE P...	6
VICTOR CHEVASSIER	8
BUISSON	12
NICHOLSON	17
UNE PREMIÈRE AMOUREUSE5	21
CALINOT6	27
Конец ознакомительного фрагмента.	29

# Edmond de Goncourt

## Quelques créatures de ce temps

### PRÉFACE

Ce livre, publié à très-petit nombre et épuisé depuis des années, a paru portant sur sa couverture: *Une Voiture de Masques*. Je réédite ce livre aujourd'hui sous un titre qui me semble mieux le nommer.

Ce volume complète l'Œuvre d'imagination des deux frères. Il montre, lors de notre début littéraire, la tendance de nos esprits à déjà introduire dans l'invention la réalité du document humain, à faire entrer dans le roman, un peu de cette histoire individuelle, qui dans l'Histoire, n'a pas d'historien.

Edmond de Goncourt.

Août 1876

## L'ORNEMANISTE P...

Dans un coin, – chez Michéli, – en fouillant, peut-être êtes-vous tombé sur des mauves enroulées? Ce devait être un plat, la guirlande devait courir tout autour; mais ce n'est qu'un morceau, et les derniers bouquets appellent vainement ceux qui devaient suivre. Un tesson, rien qu'un tesson; mais les feuilles incisées et lobées sont d'un rendu si vrai, elles courent en spirales ou s'épanouissent si harmonieusement, elles se joignent, se nouent, se marient et se dénouent d'une si gracieuse façon; il est si heureux et si spirituel ce retour à la flore ornementée du moyen âge, – que les gens du métier vous diront: c'est une œuvre. Cela et un pan de coffre, – encore un fragment, – qu'on a essayé de couler en bronze et dont la fonte n'a pas réussi, – rien ne devait lui réussir, même après sa mort, – est tout ce qu'a laissé, ou à peu près, P...

Les pieds au feu, un grog bien chaud sur la cheminée, à portée de la main, – voilà ce qu'on nous a conté.

L'atelier de P... était rue Notre-Dame-des-Champs, au rez-de-chaussée. Il était divisé en deux compartiments: le premier, – celui où on entrait, – n'était que maquettes, tabourets, ébauches de cire, projets et instruments de travail; aux murs, une collection de feuilles moulées sur nature et un beau jour du nord, bien net là dedans, – le nécessaire de la vie d'un artiste. Le second compartiment, séparé du premier par une grande draperie et plus petit, était tout garni – à ne pas y jeter une épingle – de petits meubles, de petits objets. C'était moelleux, soyeux et douillet, un vrai nid... et tapissé! Même au plafond, P... avait mis une tapisserie, – un de ces grands bois où courent des chasseurs en veste Louis XV, une vieille tapisserie harmonisée en ses tons verdâtres, et que P... avait relevée de baguettes dorées. – Là dedans, au fond, était un lit, un bon lit, et une femme, sa maîtresse.

Clou à clou, il lui avait fait ce réduit. Le petit chiffonnier de bois de rose et l'ancienne pendule signée Leroy, tout cela était venu peu à peu, – commande à commande, – sou à sou.

Un des premiers, P... avait compris l'ornementation moderne et ce qu'elle doit être. Comme tous les commençants, exploité d'abord par ces gens arrivés dont la signature est un bon à vue sur le public, il avait vendu un temps ses modèles, – des chefs-d'œuvre, – pour des quinze francs, pour des vingt francs. Puis la confiance lui était venue. Il était allé lui-même aux fabricants. Lampes, flambeaux, vide-poches, serre-papiers, – il ennoblit par de charmantes créations toutes ces choses usuelles qui maintenant sont des objets d'art chez tout le monde, ou à peu près, – faisant de grandes imaginations pour ces petits riens abandonnés de tout goût et de toute grâce depuis bien des années, et toujours pensant aux Grecs, ce peuple béni des arts, qui mettait jusqu'aux tuiles de ses maisons les arabesques de sa fantaisie.

Entre autres charmants emprunts à la flore, – de deux feuilles de violette il fit une coupe. Les deux feuilles simples, opposées, font le creux de la coupe, et les deux stipules, croisées l'une sur l'autre, forment le pied. Cette coupe a été offerte, nous croyons, à M. le baron Taylor.

Puis il tentait un projet de vase, – un vase épique dont la base était la création du monde. Sur l'ovale marchaient les successions de générations; l'histoire de l'humanité se déroulait d'étape en étape, et finissait à une grande figure de la civilisation, debout et couronnant le vase symbolique.

Enhardi, P... songea à se mettre un peu hors de page. Il fit un coffret en forme de chasse. De petites figurines veillaient à chaque angle. Les pieds du coffret disparaissaient sous un fouillis de plantes marines, d'algues et de feuilles lancéolées courant l'une après l'autre, où fourmillaient scarabées, bêtes à bon Dieu, sauterelles émaillées en leur couleur. Le coffret fini, P... alla le porter à madame la duchesse d'Orléans. Madame la duchesse d'Orléans, en qui revivait cette intelligente protection des arts familière à Ferdinand d'Orléans, accueillit l'artiste et l'offrande. C'est dire que la femme fut gracieuse autant que la princesse fut généreuse.

Vinrent les mauvais jours, les privations, les gênes quotidiennes; puis les caprices de sa maîtresse amenèrent la vraie misère, les dîners incertains, la vie glanée au jour le jour.

P... souffrait depuis quelque temps. D'où? il ne savait. C'était une organisation bien faible et déjà bien éprouvée par la maladie. – Un beau jour, il fit apporter chez lui de la glaise, une grande table, et se mit à modeler avec une assiduité âpre, n'écoulant ni conseils ni fatigue. Il ébauchait un grand Christ en croix de dix-huit pieds de haut.

P... n'avait ni le genre ni l'habitude d'une pareille machine. Il travaillait avec rage, s'emportant après la glaise rebelle, remettant, ôtant, remaniant et revenant, et toujours à faire œuvre de son ébauchoir enfiévré. Le Christ ne venait pas, ne sortait pas. Ses amis haussaient les épaules. Ils ne comprenaient pas que ce Christ était une envie de mourant, et que les artistes ressemblent aux femmes qui, avant de mourir, commencent toujours quelque tapisserie de longue haleine.

P... travailla ainsi une quinzaine de jours, ne quittant son travail que pour manger. Il dînait alors avec des œufs durs.

Un dimanche, – le samedi P... avait eu quelques amis, – c'était le choléra; – on avait ri de lui parce qu'il avait comme la peur du pressentiment; – sur les neuf heures, en rentrant, P... fut pris du choléra. Sa maîtresse était couchée. Comme il sentait l'épidémie en lui, il arracha de dessus la glaise les toiles mouillées, jeta ça par terre et se roula dedans. Les atroces douleurs lui étaient venues; et lui, écartant le rideau de l'autre chambre, les yeux et le visage tendus vers cette femme, lui voulait sourire et lui souriait pour qu'elle ne s'inquiétât pas.

La femme s'endormit.

Le lendemain matin, en entrant, on vit P... – dont les veines s'étaient cavées dans la nuit, – toujours une main à lever le rideau, toujours le visage tendu vers la femme.

La femme eut peur; elle courut emménager chez celui que le mourant appelait son meilleur ami.

P... fut porté à l'hôpital.

Du mort, il ne reste qu'un peu de cire et de plâtre, et le nom de Possot qui vit encore dans la mémoire de quelques amis.

## VICTOR CHEVASSIER

3 juin 1836. – Je suis arrivé aujourd'hui à la maison. Maman m'avait fait faire un pantalon et un habit noirs. A midi, j'ai été au convoi de mon père. Le cimetière était plein: hommes, femmes et les enfants qu'on traînait par la main, tout le village, et encore des gens de Damblin et de Fresnoy. J'ai eu du réconfort à voir cette foule. – Maman pleure. – Je me suis fait installer un lit dans la bibliothèque. – Mon rêve est fini. Maman est trop âgée, elle a maintenant la tête trop affaiblie et le corps trop malingre, pour que je la laisse toute aux soins d'une servante; – et elle s'est trop envieillée en cette vie de campagne, et elle a trop vécu en la maison de mon père pour que j'essaye de la tirer d'ici, et que je l'emmène à Nancy. – J'envoie ma démission.

4 juin. – Il fait du soleil. J'ouvre la fenêtre. L'orme du cimetière, plein d'oiseaux, a sa feuillée toute frissonnante. A deux pas de l'orme s'élève un peu de terre fraîchement remuée. – J'ai refermé la fenêtre. Je me suis mis dans mes livres. J'ai retrouvé le Bodin. J'ai vu quelques livres que je ne connaissais pas. J'ai trouvé un Calvin avec la signature de Marie d'Écosse, 1584: elle était alors en prison. – Il m'a fallu descendre: les fermiers venaient pour renouveler leurs baux. Ils m'ont tenu deux heures. Je les ai fait attabler. Ils m'ont demandé une diminution. Ils disent que le chemin vicinal a tranché sur le terrage aboutissant à la pâture de M. Lourdel, et que c'est un dommage de quatre bichets de blé. Je me suis défendu d'eux le mieux que j'ai pu: mais je crains bien qu'ils n'aient percé mon ignorance, et ils ont dû s'en aller en se disant qu'ils auraient meilleur marché du fils que du père. – Ils apportaient à maman le beurre de la redevance. Il a fallu fondre le beurre; et puis, on va faire la lessive. Maman a mis tremper tout le linge dans le cuveau de la chambre à four. Tout cela a fait comme une distraction à sa douleur.

20 juin. On est tout en l'air pour l'élection du maire en remplacement de mon père. Le maître d'école est venu me consulter. Il m'a dit qu'un bon choix ce serait M. Michaux, qui commande les pompiers. – Je ne connais guère personne ici. Bien des vieilles gens, chez qui j'ai joué, sont mortes. Les quelques amis de ma première jeunesse, – André, avec qui je volais des *couèches*, et Robert, qui avait imaginé de mettre des hameçons dans du pain pour pêcher les poules de la mère Langlumé, – et les autres, sont loin finissant leur droit ou leur médecine.

2 juillet. – Je me suis installé tout à fait dans la bibliothèque; je suis là avec mes vieux livres rustiques et mal vêtus, mais qui me semblent mieux amis pour cela même. Je me mets à ne plus lire, mais à relire. Je me suis retiré en une société petite, mais choisie. – Maman m'a laissé mettre sur la cheminée les terres cuites de Rousseau et de Voltaire, que j'ai achetées à mon voyage à Paris. Il n'y a pas eu moyen d'obtenir qu'elle retirât deux timbales d'argent sur lesquelles sont deux oranges. Elle m'a dit que c'était comme cela du temps de mon père. J'ai sur le chambranle des portes des coloquintes qui sèchent et des lions en bois blanc à crinière farouche. Maman ne peut comprendre combien ces lions et ces coloquintes me sont désagréables. – Blangin m'a écrit qu'il regrettait d'autant plus vivement ma retraite du *Phare*, qu'il va fonder à Paris un nouveau journal d'opposition, dont il comptait me donner la rédaction en chef. Cette lettre est restée toute la nuit ouverte sur la table autour de laquelle je me promenais. – Après tout, c'est cinq ans, dix ans peut-être d'étude. Ma pensée se trempera aux amertumes de la solitude, et sortira plus aguerrie et plus virile pour la lutte. J'apporterai aux âpres polémiques une verve mûrie, et toute une jeunesse condensée et impatiente.

25 juillet. – Allons! il n'y a pas décidément un homme avec lequel on puisse causer. Sortez ces hommes-là du prix des «paires» et des fauchées de pré, ils perdent la pensée. – Rien n'est pour eux en dehors de cela. – Ils mangent bien parce que le gibier et le poisson sont abondants. Ils sont buveurs parce qu'ils sont vigneron. – De ce que je n'ai pas six pieds et le teint rouge, ils me regardent comme poitrinaire. – «Vous allez nous en tuer de ces perdreaux, monsieur Victor, avec les bons fusils de votre père, – m'a dit le père Jansiau en regardant les trois fusils accrochés au manteau de la cheminée. – Je ne chasse pas», lui ai-je dit. Ç'a été un étonnement quand Jansiau leur a dit que je ne chassais pas. –

Ils auraient bien envie de me traiter de séminariste, comme j'ai toujours le nez dans mes livres; mais ils savent que j'ai écrit dans les journaux contre le gouvernement, ce qui contribue encore beaucoup à me faire regarder comme quelqu'un d'étrange. – Il faut tout penser en soi, en cette terre abdéritaine. Pas une oreille digne de vous. – Les petits châtelains des environs sont des paysans de la pire espèce. – Véritablement, je suis comme dans un pays dont je ne saurais pas la langue. Il y a des jours où je me tâte, me demandant si je ne suis pas fou, tant tout ce qui m'entoure a une autre façon de tête que moi. – Après souper, ma mère se met à son orgue portatif, elle en tourne deux ou trois airs, et puis je monte me coucher.

30 juillet. – Les fermiers ont apporté ce matin des poulets maigres. Maman m'a envoyé chercher le bail, et quand elle a vu que je n'y avais pas inséré «dix chapons gras, vifs, emplumés, la queue en faucille», les reproches ont commencé, et duré du dîner au souper: que je n'avais aucun soin de nos affaires, que ce n'était pas la peine d'avoir un fils qui ne sût pas mettre tout ce qu'il faut dans un bail... – J'ai écrit à Paris pour avoir un portrait d'Armand Carrel.

Septembre. – Cette allée du jardin est tout étroite et longue. Elle a deux pieds de large avec une bordure de buis mangée par place. Elle est garnie de petits cailloux criants. Je vais jusqu'à la porte qui s'ouvre sur la route de l'Ermitage; je reviens au bâtiment de l'écurie; je retourne jusqu'au bout, et toujours ainsi. Je la sais par cœur cette allée droite, et elle est dessinée aussi nettement dans mon cerveau que dans le jardin. – Je ne sais pourquoi je m'y promène, mais je m'y promène à présent toute l'après-dînée; et quand il vient quelqu'un pour me parler et que je suis dans le jardin, maman dit: «Victor?.. il fait du sable.» – Cette allée, et les deux bouts de terrain qui l'accompagnent, ont l'air de trois rubans juxtaposés. D'un côté, des choux, des groseilliers et des carottes; de l'autre, de l'herbe où des pommiers mettent leurs ombres grêles. – Des haies de fagots me séparent à droite du verger de la fabrique de limes; à gauche, du verger des Nantouillet. – Une vingtaine de rosiers régulièrement distancés de vingt pas en vingt pas, comme des sentinelles, sont sur le bord de l'allée, et je pourrais dire, tant je les ai vus de fois, la forme de chacun, et le dessin des bouquets de feuilles, et celui qui a sur son petit tronc une ligature de soie bleue pour une bouture, je pense. – Je sais tout de cette allée, et le banc au bout usé et noirci par la pluie, et la tonnelle auprès des deux cornouillers de l'entrée. Rien n'est monté après cette tonnelle, et elle est là, tendant l'épaule, pour que quelque chose y grimpe. – Un peu de distraction me vient quelquefois du gros poirier de rousselet, où des frelons, grands comme la moitié du doigt, ont installé leur nid, faisant des envolées furieuses. Dans la bande d'herbe, de l'autre côté, je vais voir le réservoir. Entre les pierres de revêtement poussent de petits saules. Quand il fait beau, deux petits poissons viennent jouer à la surface de l'eau. – Je ne puis dire combien cette allée m'irrite et m'ennuie. Elle est inexorable comme une ligne droite. – Par hasard, j'ouvre la porte. Je vais une demi-heure, une heure dans la campagne. Un pays plat à perte de vue, des champs coupés à la règle. Des paysans passent sur des voitures de foin, dormant les yeux ouverts. Puis le cri des roues dans les essieux diminue et finit. Le paysage est immobile comme un décor, et j'en veux à la campagne de son calme et de son silence. Je prends la fièvre à voir cette nature qui ne me répond rien. – La maison aussi me semble avoir pour moi un méchant sourire, comme une vieille. – La servante, à qui ma mère donne les ordres, ne m'écoute pas quand je lui parle. – Les dindons de la cour courent après moi quand je vais au jardin.

Mars 1837. – L'hiver a été long, froid, pluvieux. J'ai lu. – Le portrait de Carrel est accroché dans ma bibliothèque. Je suis tombé l'autre jour sur ce passage de Plutarque: «... Marcellus fut enterré par ses ennemis qui l'avaient fait mourir. Son sort est grand et glorieux; car l'ennemi qui admire et honore la vertu qu'il redoutait, fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnaissance à la vertu dont il a reçu des bienfaits.» – Ce portrait est sur le mur du fond. Le soleil l'éclaire en se couchant.

Voilà les huit plus longs jours que j'aie vécus. On a cuit des poires au four. Maman m'a pris la bibliothèque pour les faire sécher sur des claies. Il pleut. Je me tiens en bas, regardant par les carreaux la pluie, et forcé de recevoir qui vient.

A soi la publicité! Chaque matin éveiller Paris avec son idée! Avoir le journal qui fait la parole ailée! Tous les jours battre la charge, renvoyer le sarcasme comme un volant, attaquer, riposter et tenir la France suspendue à sa plume! Donner sa fièvre à ce grand public, l'agiter de sa passion, le pousser à la brèche, à l'ennemi! Se réjouir l'oreille au bruit des flèches barbelées qu'on lance et qui sifflent! Être quelque chose à l'intelligence de tous! La lutte, la lutte quotidienne! Vaincre tout un jour! Se coucher, ses adversaires sabrés! Se montrer brutal comme la logique! Reposer, ne jamais dormir! Répondre aux ennemis qui se démasquent, aux hostilités qui surgissent, aux arguments qui se relayent! Être prêt le jour, être prêt le lendemain, être prêt à toutes les heures de cette vie militante! La guerre de la tête enfin! Oh! les belles fatigues! – Le journal de Blangin est fondé. Le premier numéro, à ce qu'il m'écrit, a fait un certain tapage. J'avais envoyé la carcasse du programme.

L'esprit de maman se dérange, mais sa santé s'améliore. Elle a des absences et semble par moment troublée en sa raison. Elle ne garde sa tête que pour tout ce qui est affaire. Elle me reproche souvent mon humeur casanière. La vieille femme devient de jour en jour plus aigre et plus montée contre ce qu'elle appelle ma paresse et mon insouciance.

Il naît en moi des idées de découragement et de dégoût de la vie. Être ainsi enterré dans un village! Contre cette solitude d'esprit, mon cerveau tiendra-t-il? Il me prend des terreurs de ne pouvoir plus rien quand la liberté me viendra. – J'ai fait le compte de ce que nous possédons, à nous deux maman; avec le petit bois de la Charbonnière, nous avons bien 100 000 fr.; mais au taux de la terre, cela ne rapporte guère que 2000 fr. Il est donc impossible d'aller habiter Paris. Du reste, ma mère ne voudrait jamais y consentir. C'est par moment des vœux impies...

Je me suis désabonné à mon journal. Je ne veux plus rien savoir de ce qui se passe là-bas.

Maman veut que je me marie. Elle m'a parlé de la fille de Capron, des sœurs Cadet, de la petite Noémi. Je lui ai répondu par un *non* formel.

Nous sommes allés au chef-lieu aujourd'hui.

Au théâtre, maman m'a présenté à M. et madame Langot et à leur fille. Nous avons deux places dans leur loge. Bocage était de passage. Il jouait *Antony*. Au moment où Antony demande une chaise de poste et jette sur la table de l'auberge une bourse sans compter ce qu'il y a dedans, un individu aux premières loges s'est mis à dire tout haut, qu'on n'achetait pas une voiture comme cela; on l'examinait, on la marchandait et l'on comptait son argent. Tout le monde, dans la salle, paraissait du sentiment de l'individu. – M. Langot est un gros homme qui paraît inoffensif. Je n'ai pu tirer de mademoiselle Langot que des oui et des non. Elle n'est pas jolie. Elle a l'air doux. Ma mère m'a dit qu'elle chantait au piano, et qu'elle devait avoir deux cent mille francs à la mort de son père. – Au fait, maintenant que ma vie est terminée... Et puis, peut-être, un enfant cela vous rattache-t-il à vivre?

Je me suis marié. Ma femme est nulle. Elle a le cœur sec, le jugement petit et étroit de la province, l'avarice passée dans le sang des familles terriennes. Mon beau-père est vain, braillard, insupportable, poussant l'ignorance au delà du permis, le ridicule au delà du croyable. J'ai eu toutes les peines du monde à le faire revenir sur l'idée qu'il avait d'illuminer la tombe de sa mère le jour de mon mariage avec sa fille. L'autre jour il m'a dit: Vous aimez les antiquailles? je vous donnerai une pipe romaine qu'a trouvée un de mes ouvriers dans mon bois de... – Aristophane aurait fait une belle comédie avec cette idée et sous ce titre: «Prométhée, gendre de Plutus.» – Journallement, pour les riens du ménage, ce sont des scènes entre maman et ma femme; maman me reproche de ne pas la faire respecter par ma femme; ma femme me dit que je donne toujours raison à maman. Je suis ballotté entre ces deux jalousies. Elles boudent, et lorsqu'elles se raccommoient, elles s'allient et se tournent toutes deux contre moi. – Mon beau-père vient passer ici des huit jours, et quand il est là, toujours parlant avec sa grosse voix, je n'ai plus même à moi le silence du calme.

J'ai un fils. Tant qu'il sera petit, je le ferai jouer dans le jardin; quand il sera grand, je lui mettrai une blouse et lui achèterai un bout de champ; et puis aille la charrue!

Je me suis rencontré hier avec le monsieur de Paris qui est venu faire de l'agriculture à la ferme de Levecourt. Je l'ai salué, nous nous sommes mis à causer. Depuis neuf ans, c'est la première conversation que j'aie eue. Il m'a invité à venir le voir.

M. Dumont, de Levecourt, est mieux qu'une ressource; il a un charme de rapports et d'esprit, et des façons cordiales, qui me poussent de jour en jour à son amitié. – C'est un ancien garde du corps; et quoique nous différions entièrement de manière de voir politique, nous discutons sans disputer. – Il est venu souvent cet hiver souper à la maison.

Voilà quinze jours que je n'ai vu M. Dumont. – Ma femme aurait dit, la dernière fois qu'il a soupé à la maison, devant son domestique, qui mettait le cheval à la voiture, que «je ne pouvais pas continuer à manger ma fortune, en tenant table ouverte».

7 juillet 1845. – Mon petit garçon s'en est allé, le croup l'a emporté. Il était beau et souriant vendredi encore... Des gens du pays qui ne m'aiment pas ont jeté le soir, par-dessus la haie de mon jardin, un petit cochon de lait mort...

10 décembre 1847. – Ma femme a vendu 17 fr. 50 cent. les paires de Colombey, à Jangeneux, marchand de blé à Gray, payable au 1er avril.

26 février 1848. – Le percepteur vient de m'arrêter sur la place; il m'a lu son journal. Une révolution...

## BUISSON

C'est un livre, un gros livre dans un cuir de Russie bien grenu et de sauvage odeur. Il y a aux quatre coins des plats quatre pensées; il y a entre les nervures du dos cinq pensées, et au milieu de toutes ces fleurs de souvenir dorées de bel or fin se lit: *Jules Buisson, Essais d'eaux-fortes*.

Ce livre unique où une main amie a rangé, comme des reliques, toutes les pièces, a réuni tous les états, mettant devant ces chères images les vers explicatifs gravés eux aussi à l'eau-forte et faisant choix des tirages, et les échelonnant l'un après l'autre, – ce livre tient l'Œuvre d'un artiste. Feuillitez-le en ses pages; et vous aurez le recueil des imaginations de Buisson, de son premier à son dernier jour, – du jour où il fit une planche entre une leçon de M. Ducauroy et une leçon de M. Valette, au jour où il dit à sa pointe: Adieu, paniers! vendanges sont faites! et jeta aux champs ses bouteilles de vernis.

Buisson entra dans la vie positive à une belle sortie de collège. Il fit comme tout le monde, et alla s'asseoir sur les bancs de l'École de droit. Mais en son chemin, il rencontrait mille accidents de la vie, mille petites scènes animées qui sollicitaient coup d'œil et obtenaient souvenir. Au Luxembourg il voyait de beaux petits enfants rieurs qui jouaient près des bassins, puis s'asseyaient sur les bonnes de pierre, tout rouges de courir, laissant voir leurs mollets dodus. Souvent, dans les rues de la montagne Sainte-Genève, il laissait complaisamment tomber le regard sur des dogues muselés, rognés d'oreille et de queue, les bajoues piquées de poils rudes comme des soies de porc, le museau plissé et relevé pour montrer de petits crocs blancs, incisifs et entêtés, chiens tout nerfs et chair, sanglés dans leur peau, et les rognons et le train de derrière puissants comme chez certains monstres assyriens. Par les rues, il se cognait parfois à des habits grotesques, à des faces étranges, à des échappés d'un conte fantastique, des docteurs Pyramide ou des Pasquale Capuzzi. Lors son ami Prarond le poète lui disait, aux heures des rimes conseillères:

J'ai trouvé des Goya cachés sous vos Pandectes,  
Ami! j'ai dépisté parmi de longs discours,  
Entre autres notes fort suspectes,  
Que sur Papinien vous recueillez aux cours,  
En marge et grimaçant dans des cadres fantasques,  
Bien des nez de travers et bien des fronts cornus,  
Bien des figures bergamasques,  
Et des ânes prêtant ou réclamant leurs masques  
A des visages bien connus.

Buisson oublia d'être juge, et se mit à dessiner des bouledogues. Et si bien il en dessina, si bien il en moula, si bien il en sculpta, qu'il eut à l'Exposition de 1842 «deux dogues», tableau acquis par la Société des amis des arts. Son tableau acheté, envie lui prit de graver son tableau, et il se trouva avoir et la pointe libertine de Chaplin, et la manière grasse et ressentie d'Hédouin dans son *Étable*, et la science du *verniss mou* de Marvy. Que si vous ouvrez le volume, et que vous passiez la garde de papier *peigne*, vous rencontrez tout d'abord ces deux chiens, l'un couché, l'autre debout sur ses pattes de devant et l'oreille inquiète, tous deux solidement accentués et étalant des contours comme tracés par une plume de roseau qui aurait poché victorieusement les ombres. Le sol, les murs, les accessoires du chenil, dans un certain *brut* pittoresque, viennent à l'œil dignes presque des bassets de Decamps.

Puis, il s'abandonna à rêver. Au réalisme de sa première œuvre succèdent les pensées tournées vers les créations imaginatives, les aspirations, les songeries par les champs de l'inconnu, les contours ondoyants et à peine entrevus, la recherche de l'idéal; à la réalité rigoureuse succède le dédain des pensées trop écrites. Une effacée réminiscence d'un tableau italien du musée de Tournai lui tourmente la main, et sur le cuivre, dans les griffonnages à toute bride d'un paysage de Cythère, s'enlèvent

discrètement le beau corps et la gorge milésienne d'une jeune Muse endormie. Les Amours ont volé ses vêtements, ils les ont livrés au Zéphyre,

Zéphyre court de fleurs en fleurs,  
Et l'on n'attrape point Zéphyre.

Par les fonds incertains, ce sont de mystérieuses envolées d'Amours, et les vagues des vêtements flottant dans l'air, – un rêve antique qui remonte au ciel sur le premier rayon de soleil.

Cet homme à la façon des soldats de Salvator, une toque à plume sur la tête, torse à moitié nu, se caressant sa longue barbe avec sa main, est Finsonius:

Belga Brugensis hic est, sed Parthenopensis amore  
Artis Finsonius sceptrum jocosa gerens.

-Une figure de peintre provincial retrouvée par un ami de l'aquafortiste, Philippe de Chennevières.

Buisson se plaisait à ces illustrations d'ouvrages écrits par des plumes qui lui étaient chères et de préférence aimées. Ils étaient quatre en ce temps heureux de la gaie jeunesse, qui pensaient ensemble, et se parlaient et se répondaient l'un à l'autre en tout: prose, rimes ou dessins. Aussi, presque toujours, Buisson se fait écho de la poésie et de l'amitié; et Prarond et Levasseur chantent tour à tour sous sa pointe, à moins que les *Contes normands* ne lui donnent l'idée de dessiner une vieille Normande, le nez crochu, le bonnet de coton en révolte, une bouteille sous le bras, trouvant que le vent est rude, l'équilibre difficile, et le pont étroit, et chantant son *Ave* d'ivrognesse:

Ma bonne Vierge, laissez-moi passer  
Je n'berai plus quand il fera ner.

Et tout après le «Chenil», le frontispice des fables de l'ami Prarond. Préault voulait exécuter ce frontispice en marbre. Des Amours entourent, avec la grâce perdue du XVIII<sup>e</sup> siècle, un rustique médaillon de mademoiselle de la Sablière, jeté dans les feuilles. Au bas, les Amours jouent avec des fleurs, puis ils volent et s'asseyent et se renvolent, et le premier arrivé tend le bras et met une couronne de fleurs des champs sur la tête de l'hôtesse du fablier. – Et vraiment c'était un Clodion.

Mais Levasseur a dit quelque part:

La rime est une esclave  
Qui de dame Raison  
Fait le ménage et lave  
La petite maison.

La maîtresse est hargneuse,  
Et du soir au matin  
La vieille besogneuse  
Met de l'eau dans son vin.

La servante est folâtre  
Et dérobe au tonneau  
Le vin de la marâtre  
Qu'elle met dans son eau.

Vite du giron de la servante décolletée, les épaules au vent, la chemise aux hanches, monte avec la fumée blanchâtre des fagots une ronde d'effrontés parpaillots qui embrassent et cajolent la servante, et grimpent boire le vin jusque sur le manteau de la cheminée. Bientôt voilà Buisson qui enfourche le balai, comme Penguilly; le fantastique le visite; et voilà les eaux-fortes de minuit. Tantôt c'est un cavalier fort maigre, et vêtu de noir, qui chante des séguedilles à la nymphe de l'Arnette; tantôt c'est un burg au haut d'un mont, soutenu par des consoles humaines; deux petits bonshommes grotesquement accoutrés sonnans de l'olifant, poussent avec leurs montures jusqu'au château magnifique, et dans un coin est accroupi, les coudes aux genoux et les mains aux oreilles, un petit Belzébuth cornu, grand comme l'ongle. – Eaux-fortes étranges, d'un ton roux qui rappelle l'encre rougie par le temps des dessins à la plume du Guerchin et du Vinci.

Que Levavasseur, après avoir lu une parade de Dominique, fasse *Pierrot couvreur et roi*, Buisson regarde une image de Watteau, et lui fait deux Pierrots: Pierrot pendu, la lune le regardant:

Je n'aurais cru d'avance  
Qu'on pût être si bien au bout d'une potence.  
Que de sots préjugés on a sur terre, hélas  
Quand on voit en passant ces choses-là d'en bas!

Puis Pierrot en collerette, son serre-tête noir un peu passant sous sa coiffe blanche, et faisant à deux mains un mémorable pied de nez; ceci est pour l'épilogue:

Tes dix doigts allongeant ton nez original  
Nargueront le public dans un lazzi final.

Levavasseur raconte-t-il, en bon Normand, la vie de Corneille, Buisson ne manque, comme vous imaginez, si belle occasion de portrait.

Ici le fabuliste Prarond a le *Cavalier et le cheval* à faire sauter un fossé. Buisson se rappelle les fuites rapides, les croupes qui s'effacent, les cavaliers couchés à l'avant, les queues droites à l'horizon, les chevauchées tempétueuses, toute cette *furia* équestre qu'il livrait en ses heures de fièvre à des panneaux oubliés; il enlève d'un bond la fable de Prarond, et, la tête échauffée, sur un coin de la même planche, il jette pour l'ami Levavasseur une houle impétueuse de cavalerie tournoyante avec le mouvementé d'un Maturino dans un défilé du Guaspre. Dans ce *griffonnis* le Cid fait rage de la vieille épée de Murdora le Castillan. Écoutez le *Romancero*: «Il défit tous les Mores, prit les cinq rois, leur fit lâcher la grande prise et les gens qui allaient captifs.»

Buisson est allé en Normandie. Il a rapporté de la lande de Laugé de solides études, de véritables études normandes; il a rapporté «les chemins verts, les mares perdues dans l'ombre du soir, les ciels verts, la prime verdure d'avril sur les haies et sous les futaies, les nappes vertes des prés déroulées sous les bois, les tons bleus et violets si légers des arbres qui vont ouvrir leurs premiers bourgeons». Mais le pays de Goya l'appelle, et en l'automne de l'an 1845 son ami Levavasseur lui écrit:

*Monsieur*

*Buisson, peintre français, fonda de las Naranjas, calle de Jovellanos.*

C'est donc vrai, le soleil a des rayons étranges  
Qui naturellement font mûrir les oranges!  
Vous qui n'en aviez vu comme moi qu'au bazar,  
-Enfants emmaillottés dans un papier de soie,  
Vous en avez cueilli dans votre folle joie  
Aux orangers de l'Alcazar,

Il court les Espagnes; il s'enivre de soleil, il s'enivre de haillons drapés avec un air de pourpre, de couleurs chatoyantes, d'ombres rousses, de terrains brûlés, d'horizons en incendie et de firmaments zébrés; il dessine le mendiant s'épouillant, et la manola alerte, et le *presidio* lézardé, et tout le peuple bariolé. Il essaye de fixer en des pages d'album cette lumière d'or, cette misère splendide. Il croque des brigands, lazaroni à fusils, se chauffant au crépuscule dans une gorge morne. Il court ce qu'on voit et ce qu'on montre, les Murillo de la rue et du *Museo del Rey*. Il s'éprend des vieux et des terribles, de Correa, d'Alonzo Beruguete, de Liaño, de Gaspar Becerra, de Dominique Théotocopuli.

D'Espagne, il rapporte un tableau: une cour au bas d'une église, au bas d'un énorme Christ en bois peinturluré, hommes et femmes bigarrés d'écharpes, de mantes, de chapeaux mahonnais, les uns poussant devant eux des troupeaux de cochons truites de rose; les autres, des ânes se pressant et se bousculant et tintinnabulant d'alcarazas. Le ciel est vert sombre avec des filets violets; un coloris brutal, un dessin violent; mais sous les crudités de ton et les inhabiletés de brosse, une riche palette, une méritante audace.

D'Espagne il rapporte une petite eau-forte, une carte de visite. Devant un terrain qui fuit à perte de vue, caillouteux et désolé comme les Alpujuras, près d'une source tarie, au pied du squelette d'une broussaille exfoliée, une tête coupée, les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes, les veines du col bavant sur le sol une mare rouge; un souvenir des deux Sévillains pantelants, Valdès et Montanès.

Mais tournez la page des Valdès, des cauchemars, de l'école *terrifique*, et venez vite voir les beaux enfants, les méplats charnus, les faisceaux de plis aux jarrets, le potelé, le grassouillet, le dessin rebondi de l'enfance. Une statuette de Flamand, un Giotto enfant, lui donnent, celle-ci une étude, celui-là un succès. Une petite fille vue de dos lui livre un chef-d'œuvre. Il y a là les caresses de l'artiste, et, dit-on, du parent. Comme toutes les courbes sont pleines! comme la pointe lutine! comme elle rondit le long de ce galbe douillet! la réjouissante graisse étoilée de fossettes!

Salut, madame la Fable! Elle est vue de dos, laissant pendre un coin de draperie et se regardant dans un miroir:

Même quand elle prend, par un beau jour d'été  
Au bord d'un fleuve ou sur le sable,  
L'uniforme charmant de dame Vérité,  
A certain regard effronté,  
A cet air nonchalant, au miroir emprunté,  
On reconnaît toujours la Fable.

Cette eau-forte, publiée par *l'Artiste*, est la gravure, moins trois Amours dans le ciel, d'un tableau de Buisson, qui joua de malheur. Il fut reçu à l'Exposition de 1848, le 23 février. Le lendemain, tout le monde exposait de droit. Un instant Buisson avait dû arriver vraiment au public: on avait parlé de lui pour illustrer *l'Âne mort* de Jules Janin.

1848 a dispersé le cénacle et mis un écriteau à la porte de l'atelier hospitalier. Mais Buisson n'a laissé partir ses amis qu'après qu'un chacun a eu un beau portrait à mettre en tête de ses œuvres. Il a gravé d'une pointe onctueuse la tête bien en chair du fabuliste; il a gravé avec la pointe fine d'Henriquel le profil élégant de Levavasseur; il a gravé la barbe de l'ami Philippe; et quand il les a eus tous *pourtraits*, il n'a pas voulu que ces visages qui s'étaient fait face si longtemps fussent séparés. En mémoire des années qui ne reviennent pas, il les a tous réunis dans le frontispice du livre de M. de Chennevières, faisant de l'un une cariatide nue, sortant d'une gaine l'habit de l'autre, appuyant sa fantaisie architecturale sur la tête de celui-ci et la couronnant de son portrait:

Avec les cheveux en broussaille,  
Le front saillant et les yeux creux,  
Dent qui mord et bouche qui raille!

Et maintenant Jules Buisson plante ses choux près de Castelnaudary. Il ne grave plus, il ne peint plus. Il est marié; il cause engrais avec ses fermiers. Rarement il lit cette *Comédie humaine* que Balzac lui avait donnée pour avoir aidé à la décoration de son petit hôtel du faubourg du Roule. Il s'est retiré en un coin de grasse terre, oublieux de son talent passé; et si parfois du ciseau qu'il vient de se faire envoyer, il dégrossit une tête d'animal dans un tronc de poirier, c'est pour mettre au-dessus de la porte de ses étables.

# NICHOLSON

Come and see

## THE LORD CHIEF BARON NICHOLSON

At the Coal Hole tavern

### STRAND<sup>1</sup>

L'affiche est ornée d'une énorme tête de Nicholson en perruque et en rabat.

En bas, à la *bar*<sup>2</sup> de la taverne, vous payez un schelling; montez l'escalier, et entrez dans la salle. La salle est un rectangle recouvert jusqu'au plafond d'un papier couleur bois. Aux deux côtés de sa longueur sont figurées quatre cheminées surmontées de glaces dans des cadres de chêne, décorés d'arabesques en bronze. La salle est coupée de longues tables d'acajou; les tables sont entourées de bancs recouverts d'une moquette rouge jaspée de noir. Sur la table il y a des verres, des carafes, des bols de verre bleu qui servent de sucriers. Huit becs de gaz éclairent la salle. Aux murs est appendu le prospectus colorié d'une école de natation d'hiver; aux murs est accrochée à un clou une plaque de verre noir portant en lettres de cuivre le mot: *Beds*<sup>3</sup>. Dans le fond de la salle, le plancher ressaute d'un pied; et au centre de l'estrade s'élève, réservée au chef baron, une petite table où brûlent deux bougies. A côté des bougies, au-dessus d'un étain bien luisant, «la bonne vieille boisson écossaise, richement brune, mousse par-dessus les bords en glorieuse écume», comme dit Burns.

Aux pieds de Nicholson, sur un canapé au dossier de jonc, sont assis le greffier, le conducteur du conseil, l'avocat. Une petite barre en bois blanc, où viennent déposer les témoins, se dresse à la gauche du tribunal. Dans l'enceinte réservée est encore un grand piano à queue qui accompagne les chansons grivoises chargées de faire attendre le procès.

La table la plus rapprochée du tribunal reçoit le jury, jury qui se recrute parmi les buveurs de «gin» de bonne volonté. Un appel de noms imaginaires est fait. Chaque juré prend la Bible entre le pouce et l'index de la main droite, jure de juger d'après sa conscience, baise la Bible, et la passe à son voisin, qui fait de même, et la baise, et la repasse. Nicholson demande un cigare. L'huissier appelle la cause. Le conducteur du conseil, connu sous le nom du *savant sergent*, et qui s'est occupé avec succès du génie dramatique chez les anciens et les modernes, lit l'acte d'accusation. L'avocat, qui est un habile étudiant en droit, présente la défense. On appelle un témoin, puis un autre, puis un autre. Tantôt il vient une vieille fille les cheveux gris lui battant sur les joues, lunettes sur le nez, robe rosâtre à volants, mantelet de soie grise, chapeau avec des bouquets de bluets; la démarche intimidée, la voix mince et fluette, l'accent pudibond, croisant les bras sur la poitrine; une personnification femelle du *shoking*; puis c'est un garçon coiffeur qui entre «comme le torrent de la Moréna», qui monte à la barre comme on monte à l'assaut, qui frappe du poing, qui a un toupet jaune ébouriffé, qui se dépêche, qui crie, qui bredouille, qui répond avant qu'on l'interroge, qui raconte quand on lui dit de se taire,

---

<sup>1</sup> Venez et voyez le grand juge Nicholson à la taverne du *Trou au charbon*, dans le Strand.

<sup>2</sup> Comptoir.

<sup>3</sup> Il y a des lits ici.

qui se démène, qui cherche machinalement et fiévreusement son tablier de sa main, qui s'essouffle, qui se mouche dans son tablier, les yeux hors la tête, la voix glapissante, haletant, prolix, bavard et bavardant, toujours exubérant, toujours parlant; – et ce coiffeur et cette Anglaise, et ce *blackguard* et cette lady, c'est un homme, un seul homme, le même homme! Cet éternel témoin, le chef baron n'a-t-il pas raison de l'appeler «le plus comique dessinateur de types comiques, depuis la splénétique vieille fille jusqu'au garçon coiffeur avec son tablier à bavette»?

Mais Nicholson a un peu avancé la tête. Il a adressé une question au témoin, et toute la salle est partie d'un éclat de rire.

Nicholson est petit, apoplectique. D'énormes favoris noirs encadrent sa figure carrée et massive, comme la figure d'un financier d'Hogarth. Ses traits sont pleins et ronds; il a le teint frais; il a de petits yeux qu'il rapetisse encore en clignant et en plissant la paupière; et ce manège leur donne une indicible chafouinerie. Rominagrobis faisant le mort devait avoir cet œil demi-fermé, narquois et guetteur. Il a la grande perruque poudrée de chef baron à grands anneaux, tirant sur le front une ligne droite comme faite à la règle, et trouée au sommet par un petit trou qui laisse échapper la chaleur de la tête. Il a le rabat blanc, les manchettes et la grande robe noire. Nicholson ne rit jamais; il parle lentement; il a dans toute la physionomie comme une bonhomie bridisonne, et comme une sournoiserie de vieux juge. Souvent, il fait avancer sa lèvre inférieure sur sa lèvre supérieure en homme de mauvaise humeur qui boude un mauvais argument. Il joue de façon exquise et de bonne comédie le perpétuel demi-sommeil d'un tribunal.

Nicholson se complaît aux causes d'adultère; il a fait son domaine des infortunes conjugales: tout le scandaleux judiciaire est bien venu de lui. En ces causes, les grasses façons de dire ont leurs coudées franches; les équivoques, les allusions, les demi-gros mots ont beau jeu dans ces libres plaisanteries, dont l'histoire du marron de Sterne est comme le type. C'est en plein croustillant que Nicholson excelle à faire les mille et une confusions de «l'Avocat patelin», à jeter au beau milieu d'une plaidoirie une interrogation cynique, à déchirer d'une phrase les gazes de pudeur de la défense; et pour peu que les tribunaux anglais aient évoqué quelque belle «conversation criminelle», aussitôt la parodie est prête, juge, avocat, greffier se donnant la main. Les causes s'improvisent, à peu près comme ces drôleries de la comédie italienne où les acteurs, avant d'entrer en scène, lisent sur une pancarte accrochée dans les coulisses le canevas de leurs lazzis. Et cela dure tout autant qu'une petite pièce de nos boulevards: une vingtaine de jours, un mois. Nous avons vu toute une soirée débattre la vraisemblance d'un adultère en cab, avec des: Comment? que vous ne pourriez imaginer. – L'Anglais, qui aime à boire, va se coucher sur un verre de grog, et sur un résumé du chef baron de la plus impartiale salauderie.

Quelquefois la cour de justice du Trou à charbon évoque une cause politique réelle ou fictive; alors elle se met à être comme la face grotesque des haines anglaises. Tout Londres se rappelle le succès récent qu'obtint Nicholson avec son fameux procès: «Haynau et les ouvriers de la brasserie Barclay-Perkins.»

Licence singulière et sans précédent dans les mœurs d'un peuple! Parodie unique et surprenante! Le jury, et le juge, et l'accusé, et les témoins, et la défense, et l'accusation, – la Justice! abandonnés à tout l'humour d'un Swift de taverne, traduisant en libertines railleries l'amère parole de Shakspeare sur la jugeaillerie humaine: «L'homme, cet être vain et superbe, revêtu d'une autorité passagère, lui qui connaît le moins ce dont il est le plus certain, son existence fragile comme le verre, se plaît, comme un singe en fureur, à exercer les jeux de sa puérile et ridicule puissance à la face du ciel, et contriste les anges.» Et chez ce peuple religieux de sa loi, où les plus grands criminels baissent la tête sous la baguette du constable, cette farce quotidienne des assises anglaises! là, dans cette salle, un coquin de Rose-Mary-Lane que l'attorney enverra peut-être dans un mois à Botany-Bay, vient rire à cette répétition comique des vengeances sociales! Étrange comédie que cette comédie du *Chief baron*, où la Bible, et les balances, et le glaive sont chaque jour de l'année bafoués et traînés dans les éclats du rire! Étrange peuple où toute moquerie permise n'ôte rien au respect! où la caricature ne

fait pas une rébellion! où, dans le fond d'une allée, au-dessus d'une *bar* à liqueurs, un homme peut, tous les soirs, toléré par la police anglaise, être l'Aristophane de la loi anglaise!

Nous ne voulons pas essayer une biographie de Benton Nicholson; c'est une célébrité que nous amenons sur le continent, et le public n'aime à entendre longuement parler que des gens qu'il connaît. Tout au plus, nous essayons quelques traits du Falstaff juge. «Les peintres, dit le vieil anecdotier, prennent la ressemblance de leurs portraits dans les yeux et les traits du visage où le naturel éclate plus sensiblement, et négligent le reste.» Ainsi faisons-nous, ne tentant qu'une animée silhouette et un buste rieur du *Chief baron*.

Nicholson a été rédacteur de quatre grands journaux; il a donné des articles au *Times*; il est l'auteur de *Dombay et sa fille*, roman dans la manière de Dickens. Après le succès de *Gavarni in London*, il a publié un journal périodique, sorte de Tintamarre anglais, intitulé *Don Giovanni in London*. Une chose que l'on ne sait guère, même en Angleterre, c'est que peu s'en est fallu que Nicholson ne fondât le *Punch*. Ce fut dans la chambre de Nicholson, alors prisonnier pour dettes, que fut discutée et résolue la venue au monde du drôlatique journal. M. A. Henning avait apporté le *Charivari* de Paris. Les questions matérielles du *Charivari* de Londres réglées, le bureau du journal fut ainsi composé: M. Nicholson, rédacteur; M. Landell, graveur; M. Last, imprimeur. Mais Nicholson ne put sortir de prison aussi vite qu'il le désirait, et MM. Last et Landell, privés du concours de Nicholson, appelèrent à la rédaction M. Gilbert Beckett, M. Henri Mayhew, M. Grattan, et M. Mark Lémon, qui fut le parrain du journal; et l'appela de ce bienheureux nom: *Punch*.

Nicholson commença son rôle sur une scène médiocre à la *Tête de Garrick*; mais il n'était alors qu'un juge d'occasion. Ce fut sous lord Melbourne que Nicholson fut élevé à la dignité de chef baron, et représenté dans une colossale peinture avec la robe d'hermine «de son feu regrettable confrère Jenterden». La première foi qu'il porta cette fameuse robe, il eut la visite de Jean Adolphus, le père du barreau anglais «qui joignait à l'esprit, à la sagesse, à la légale sagacité, le génie non encore vu de faire naître un scandale d'un scandale».

Depuis lors, sa réputation ne fit que grandir; il n'eut plus seulement des oisifs, ou de jeunes avocats venant apprendre «à cette mimique du *Forum*» la repartie vive et l'ironie improvisée, il eut des membres du parlement; que dis-je? il les fit jouer dans sa grave parade, et les fit s'asseoir comme jurés à son banc plaisant.

Ce fut un de ces jours-là sans doute que Nicholson, mis en verve par son public, prononça cette burlesquement sérieuse apologie de sa *Mimic Court*:

«Ce n'est pas, messieurs du jury, que je veuille médire du talent ou de la sagesse des cours inférieures, *Courts of Chancery, Court of Queen's Bench Exchequer, Common-Pleas, Old-Bayley*; non, messieurs, ils ont le génie, ils ont la science; mais, messieurs, il leur manque ce qui ne manque pas au savant conseil; il leur manque ce que nous avons: une *bar* au-dessous de la *bar*<sup>4</sup>. La *bar* du dessous donne l'inspiration, l'esprit, l'énergie à la *bar* du dessus. Messieurs du jury, croyez-vous que les arguments de sir William Follet perdraient de leur à-propos arrosés d'eau-chaude et de rhum? ou encore que les métaphores ingénieuses de L. Charles Phillips perdraient toute leur grâce pour tremper leurs lèvres à un verre de whisky? Songez encore, messieurs du jury, quel allègement ce serait à mon savant confrère Denman s'il pouvait seulement allumer un cigare et prendre un grog au gin. Messieurs du jury, la panacée des timidités, le coup de fouet de l'éloquence, le générateur de l'argument, le médecin de la raison, c'est un verre de champagne. Voltaire l'a dit:

«L'homme devient éloquent sous l'influence des grandes passions ou des grands intérêts. Mon grand intérêt, c'est l'excitant; ma grande passion, c'est le verre de champagne; et je suis appuyé par ce philosophe dans mon opinion que l'homme parle et argumente mieux sous l'impression des excitants que lorsqu'une sage sobriété siège seule, en son chagrin, sur le trône de l'intelligence.»

---

<sup>4</sup> Jeu de mots sur le mot *bar*, qui signifie comptoir de marchand de vin, et barre de la justice.

Nicholson est un homme de *sport*; c'est un parieur distingué. Un rédacteur du *London-News* nous disait qu'il avait une façon particulière de juger les chevaux à l'oreille. Il se fait remplacer pendant la saison des courses, où à Epsom, à Ascot, à Hampton, escortée de sa tente monstre en toile, sa seigneurie fatigue une salade, coupe une tranche de rosbeef, remplit un verre d'ale, «offrant le premier exemple du premier juge qui ait jamais vendu du bœuf à une course de chevaux».

Nicholson a un petit lever. Les boxeurs, les maquignons, quelques acteurs viennent lui faire leur cour. La ruelle est le rendez-vous des nouvelles du *Ring*; c'est l'endroit de Londres où on sait le mieux et le plus tôt combien de *rounds* a donnés Harry-Broome.

Ses occupations sévères de chef baron ne l'empêchent pas de revenir quelquefois à la littérature. Le grave emperruqué met alors à son esprit «des bas couleur de rose». Une fable s'échappe de sa plume entre deux résumés de la taverne:

### L'AMOUR ET LA MORT

«L'Amour et la Mort convinrent de voyager ensemble. La Discorde les surprit au milieu de leur sommeil et mêla leurs flèches. C'est ainsi que l'Amour, quand il se propose de frapper les jeunes d'une tendre passion, tue souvent, et que la Mort, quand elle lance sur les vieux la flèche fatale, allume un doux attachement.»

Ne dirait-on pas le goût d'une odelette d'Anacréon? – Nicholson dit plaisamment, à propos de ses œuvres rimées, «qu'il est le plus pesant barde d'Angleterre, un barde de 266 livres».

Mais, après sa fable, vite il remonte à son siège, il retourne à sa baronnie; il recommence, applaudi, sa farce étonnante. Il sait que toute sa gloire est dans sa toge risible, et il se résume ainsi lui-même dans l'autobiographie de sa main qu'il nous a envoyée: «Je vous livre ceci, non comme une sérieuse archive, mais comme un satirique souvenir, mon objet étant toujours d'exciter un rire dans mon auditoire par ma moqueuse grandeur.»

## UNE PREMIÈRE AMOUREUSE<sup>5</sup>

La Haye, avril 1845

Me voici établie ici, ma chère mignonne. J'ai un très-joli appartement qui donne sur la place du Marché. Ma chambre à coucher est tendue en rose; j'ai des jardinières en bambou avec des tulipes qui coûtent très-cher, à ce qu'il paraît; la petite cage chinoise que nous avons achetée ensemble au Havre, et dedans des oiseaux bleus et rouges, sur ma fenêtre: – et vous savez mon nid par cœur. Les indigènes sont très-curieux de moi. J'arrose mes tulipes. Je ne vis pas beaucoup. C'est le mieux. Si vous étiez ici, chère belle, je crois vraiment que je ne regretterais rien de Paris.

Dites à Élisabeth que je ne puis rien pour elle en ce moment; j'ai été assez malade; mon entretien ici est coûteux. En deux mots, je suis à sec. Qu'elle prenne patience. J'ai de fort belles robes, que je ne puis vendre puisqu'elles me sont nécessaires pour le théâtre; un bracelet qui ne me quitte jamais, et auquel je ne toucherais pas pour nourrir ma mère. Vous savez, chère amie, que ce n'est pas le cœur qui me manque; mais je suis au fond de ma bourse en ce moment, je vous assure. Que deviennent Edgar et Léon? Que devient Paris? Je n'ai rien à vous dire. Je vous écris absolument pour que vous me répondiez. Au revoir, ma chère Louise; je vous embrasse comme autrefois.

Mathilde.

Dijon, décembre 1846.

Enfin, ma chère Louise, une bonne et grande lettre de vous! J'en ai été toute surprise, et j'en suis toute réjouie. Votre lettre me rejoint à Dijon, où je compte passer l'hiver, attachée au théâtre, vous pensez bien. Il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble, et tant de fortunes diverses me sont arrivées depuis, que je pourrais facilement vous envoyer un in-octavo sur les impressions par moi éprouvées depuis huit mois. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que j'ai été heureuse à la Haye au delà de ce que je pourrais vous dire! que ce pays maussade, brumeux, sans soleil ni éclat, garde pourtant mes plus précieux souvenirs, mes plus chères ivresses; que je l'ai quitté désespérée, éperdue de chagrin, y laissant désormais tout l'amour et le vrai bonheur que je puis avoir en ce monde! Je vous expliquerai tout plus tard; j'ai voulu vous répondre immédiatement pour vous dire que je vous remercie d'avoir songé à moi, et que je suis aise de votre lettre et de vous avoir retrouvée.

Je suis contente que vous ayez rompu avec Théodore: un vilain nom d'abord! et puis il doit aimer comme son ami Edouard, qui prend ses maîtresses à proximité du café où il déjeune. Gustave fait-il toujours des vers? Le brave garçon! il est ennuyeux comme un album. Embrassez-le de ma part. – Camille est ruiné? Je le crois bien. Il faut avoir trop d'oncles pour hériter tous les ans. Je me rappelle quand nous avons été déjeuner au pavillon d'Henri IV, au sortir d'un bal de l'Opéra, et qu'il voulait allumer son cigare à un réverbère, vous souvenez-vous?

Que ne vous mettez-vous au théâtre? vous feriez merveille. C'est une vie animée, pleine de péripéties, de détails émouvants et grotesques, et de dîners de carton qui donnent à manger. Le théâtre ici manque de femmes; on n'exige ni talent ni habitude: de la grâce et de la beauté, voilà tout! Si vous le vouliez je vous y ferais entrer avec moi. Quelque chose, quelqu'un vous retient-il à Paris? – J'ai mille choses à vous dire; mais on m'attend chez un correspondant. Je vous quitte. Je vous embrasse.

Mathilde.

Dijon, janvier 1847.

Mon réengagement est signé d'hier. Je ne veux pas tarder, chère belle, à vous écrire cette bonne nouvelle, sachant toute la part que vous y prendrez. J'ai eu affaire à un directeur presque amoureux: c'est vous dire que j'ai tiré à moi la couverture. Comme je ne suis pas d'aujourd'hui au théâtre, et que je sais sur le bout du doigt tout le sous-entendu de ces messieurs, j'ai tout précisé. Je ne dois jouer que trois fois par semaine; et j'ai, de plus, un congé de quinze jours à prendre quand il me plaira.

---

<sup>5</sup> Nous ne sommes guère qu'éditeurs des lettres qui suivent.

Vous concevez, ma mignonne, que j'attendrai un succès, et que le lendemain je me ferai racheter mes quinze jours ce que je voudrai.

Encore une fois, que ne vous mettez-vous au théâtre? Votre idée de Conservatoire est puérile: vous y entrerez très-difficilement; puis, ce que vous gagnerez vous permettra au plus d'acheter des bouquets de violettes. Le théâtre, à la bonne heure! Si vous avez quelque chance de faire fortune, c'est là, uniquement là. Vous savez que si vous avez du talent, cela sera un accessoire fort généreux de votre part, c'est la dernière chose qu'on vous demandera. Pourvu que vous ayez la jambe bien tournée et l'œil bien fendu, directeur et public seront satisfaits; or vous avez cela, et, en plus, une jolie voix, et vous êtes musicienne. Venez ici, je vous fais engager au théâtre. J'ai le directeur dans mon bas, ou peu s'en faut. Pour ce qui est de vos débuts, ne vous en faites pas un monstre d'avance. C'est une des nombreuses choses de la vie auxquelles il ne faut songer que le lendemain. L'habitude du public vous viendra peu à peu, ma chère, comme toutes les habitudes. Vous concevez bien que mes conseils et mes exhortations ne vous donneront pas du courage si vous n'en avez pas. Ceci, vous le sentez, est une condition toute physique. Mais, rassurez-vous; tout le monde est ému le premier jour; les débuts sont toujours pleins de troubles et d'émotions, et le public, je vous jure, le public de province surtout, ne songe pas à se formaliser de voir une jolie fille embarrassée d'être regardée et qui rougit sous son rouge. Mais vous ne voulez pas quitter Paris; vous tenez à votre Prosper. Passons.

Je vous envoie une lettre pour M. \*\*\*, rue...; vous lui direz qu'il vous fasse entrer au Vaudeville; il sera enchanté de vous recevoir. Puis il faut voir rue... n° 9, je crois: en prenant par la rue Montmartre, c'est la sept ou huitième maison à droite; il y avait des portraits au daguerréotype à la porte. Vous demanderez M. \*\*\*. C'est un charmant garçon qui a été mon amant pendant deux ans. Il fait des pièces de théâtre. On l'a joué. Il m'a passionnément aimée; ceci sans fatuité. Je l'ai rendu un peu malheureux parfois, en sorte qu'il ne m'aura pas oubliée. Vous lui écrirez qu'il vienne chez vous prendre des nouvelles de Mathilde \*\*\*. Il viendra, c'est sûr. Songez au théâtre.

Mathilde.

Dijon, mars 1847.

De soir en soir, je remets depuis quinze jours, ma chère Louise, pour vous répondre une longue lettre bien bavarde et bien paresseuse en même temps, de ces causeries à bâtons rompus, à branches cassées, dans lesquelles l'esprit se pose sans durée et s'arrête sans choix. Depuis votre dernière lettre, j'ai été occupée d'une façon absolue, excessive. J'en ai été malade. On a été forcé de faire venir une seconde amoureuse pour me seconder. Chère petite, quelles fatigues le public nous paye en bravos! Vous ne sauriez croire à quel point le théâtre est un maître exigeant, capricieux; comme il vous envahit la vie! C'est un amant qui a bien besoin de faire plaisir quelque peu pour qu'on le supporte. Enfin j'attrape au vol une heure de liberté franche et de flânerie: je viens à vous. J'ai toujours été égoïste. Bah! c'est toujours quelque chose de bien choisir ses défauts et ses victimes.

Ma chère mignonne, votre lettre est triste et toute vibrante d'une foule d'inquiétudes non avouées, et que j'ai bien comprises. Malheureusement, je ne puis en cela vous venir en aide. Un seul argument peut vous toucher, et celui-là précisément me manque. Ne doutez pas de ma bonne volonté et de mes généreuses pensées à votre égard. Croyez à mon impuissance. Je viens de jouer ces jours-ci un rôle Jenny-Vertpré dans *Madame Pinchon*. J'ai été rappelée avec deux autres personnes. C'était la première fois, depuis la Haye, que je revenais ainsi glorieusement devant le public. Eh bien! aucune jouissance d'amour-propre ne m'a fait battre le cœur. Ce cœur, cet amour-propre sont si complètement usés que rien maintenant ne les active, ne les réveille. Quand je ne dédaigne pas, je suis indifférente. C'est que, voyez-vous, aucun résultat, de quelque nature que ce soit, ne vaut les peines, les fatigues, les emplois de force et de pensées qu'on a donnés pour l'obtenir, et ce qu'on a désiré est toujours au-dessus de ce qu'on possède. Aussi, bien pénétrée à présent de cette vérité, je ne cours fougueusement au-devant de rien ici-bas. Si j'ai à portée de ma main des choses désirables et qui tentent quelque partie sensuelle ou très-délicate de mon individu, je les prends sans impatience, je les consomme le plus vite possible afin d'être débarrassée de la fantaisie que j'en ai eue. Si, au contraire,

ces choses sont éloignées et d'un abord difficile, je fouille mon souvenir, et j'y trouve des joies et des sensations comme il ne me sera jamais plus possible d'en éprouver, et qui cependant ne valaient pas mes rêves... excepté une époque et un amour que je veux oublier! – Je ne fais plus de course à l'aventure. Je me suis assise en mon indifférence comme en une stalle commode pour voir la vie.

Je sais bien que tout ce que je vous dis là n'est guère pratique pour vous, ma chère belle. Vos illusions sont encore bleues comme des pervenches ouvertes le matin; vous faites un poème intitulé: «Misère et Amour», et vous ne vous effrayez pas du dernier chapitre, qui est «Misère» seulement. Voyez, moi, j'ai été aimée, idolâtrée, pardonnée et gâtée comme Manon le fut à peine par Desgrieux. J'ai dormi sur des cœurs jeunes, forts et valeureux qui ne battaient que pour moi, sur des poitrines qui bondissaient d'ivresse et d'amour au toucher de ma main, dans des bras qui étaient toujours amoureux pour m'enlacer, toujours levés et tendus pour me soutenir, toujours prêts à me défendre; si ma bouche ne s'est pas usée sous les baisers délirants qu'elle a reçus, c'est que Dieu l'avait créée sans doute pour cela. Pendant cinq ans, cette vie fêtée, choyée, enveloppée de mailles brillantes, de dentelles, de velours, inondée de parfums et de soleil, cette vie a duré sans relâche; puis, un beau jour, je me suis trouvée seule, toute seule! Mes oiseaux, qui gazouillaient si bien et si passionnément dans les rideaux transparents de mon alcôve, se sont envolés l'un après l'autre, me laissant beaucoup de souvenirs- et autant de dettes... Tous ces hommes qui m'avaient sincèrement aimée, qui avaient animé près de moi leur triomphante jeunesse, qui avaient bu à mes lèvres les ivresses généreuses de la force, de la liberté, du plaisir réunis, cédaient à la froide et implacable logique de la vie, à l'inexorable cours des événements rationnels. Celui-ci s'est marié. Celui-là s'est rangé. On a fait un préfet de l'un. L'autre, un adorable et séduisant garçon s'il en fut, élève des bestiaux maintenant, je ne sais où. Enfin chacun poursuivait son ambition, sa chimère, son intérêt; laissant derrière eux, et presque sans regret, les ingrats! le nid chaud, parfumé et joyeux de leurs vraies, de leurs heureuses, de leurs indépendantes amours!.. Et moi, que m'est-il resté de tout cela? Un cœur usé, vieilli par ces abandons et ces désenchantements successifs; l'impuissance d'aimer; une vie incertaine, jetée au hasard de la faim et de la maladie! Rien dans mon existence, plus rien dans mon cœur: voilà le résultat des plus belles et plus heureuses amours qu'il ait été possible d'avoir en ce monde. Si cet exemple vous sert, tant mieux! Mais j'en doute. Si vous suiviez un bon conseil, vous quitteriez votre Paris, votre Prosper, et prendriez un engagement pour la province. Vous vous y formeriez à la scène. Vos études seraient bonnes, parce qu'elles pourraient être suivies. Au bout de deux ou trois ans, vous auriez peut-être du talent, et à coup sûr une routine aisée, suffisante. Vous retourneriez à Paris dans de bonnes conditions, et votre existence matérielle serait au moins assurée.

Mathilde.

Dijon, septembre 1847.

Chère bien-aimée, avez-vous cru que je vous abandonnais? Non, n'est-ce pas? Notre liaison n'est pas une de ces liaisons ordinaires qu'un silence fait déflantes. Vous me connaissez assez pour ne pas entrer en doute sur mon compte pour une paresse de plume. C'est sur l'intelligence de votre cœur que je compte pour ne pas me condamner sur les apparences, et pour croire que, malgré mon silence inqualifiable, je vous aime toujours, et que vous êtes toujours tout près de toutes mes pensées. Trop de charmants souvenirs lient mon souvenir au vôtre pour que je puisse oublier.

Si donc aucun message de moi n'a volé vers vous, accusez-en, chère petite, ces mille accablancements de l'esprit découragé, ces riens qui se définissent difficilement, qui vous taquinent la pensée et la vie, ces ennuis de toute sorte qui, malgré leur vulgarité et leur insuffisance, ramènent à eux des facultés portées vers un point plus élevé et plus sympathique, en les isolant forcément de leur centre choisi. D'abord j'ai été accablée de répétitions et de lectures. Puis j'ai eu, non un amour, mais une liaison très-mouvementée, – comme disent MM. les romantiques: un père prudent, qui s'est jeté entre son fils éperdu et fou de passion, dont l'âme et la vie étaient fatalement livrées à cette sirène dangereuse que je suis, disent MM. les Dijonnais, et qui l'a arraché aux séductions bien émoussées, hélas! de votre désenchantée Mathilde. Cet incident m'a pris du temps et quelques préoccupations. Ce

jeune homme, le seul qui vaille la peine qu'on s'occupe un peu de lui dans tout le département, a été malade de chagrin; mais il a engagé à sa famille sa parole d'honneur que tout était à jamais fini entre nous; et malgré tout, il tient sa parole! C'est beau!.. mais j'enrage! Le malheureux est chaque soir au théâtre. Si je suis en scène, il me mange des yeux; quand je suis dans ma loge, il rôde autour comme autour d'une chandelle un papillon. Les jeunes gens de Dijon, une sottise et cancanière engeance! sont vivement émus, et suivent avec une fièvre de curiosité les phases de ce petit roman provincial; il y a des paris d'engagés. Au milieu de cette effervescence, je suis d'un calme splendide, en apparence; car au fond je suis animée d'une colère assez colorée envers le père; et j'ai pour le fils un âpre regret, fruit de l'amour-propre et de l'entêtement. Avouez qu'il est difficile de se disséquer avec une meilleure grâce.

Et vous, cher ange, que devenez-vous? Comment menez-vous ces bienheureux drôles qui ont le droit de vous aimer et l'adresse de vous le prouver? Quelle génération éclopée et infime! Ces petits jeunes gens-là ont l'air de sortir de nourrice. Quel rien, et quelle fatuité! Ils sont poussifs comme des danseuses, et bêtes comme des écuyers. Ils n'ont que deux talents: celui de s'essuyer les lèvres, comme s'ils venaient de boire du madère, celui de marcher comme s'ils venaient de monter à cheval. Ah! les amusants petits bonshommes, avec leurs vices à bon marché, leurs ostentations, leur manque d'esprit, leur manque d'argent, apitoyant tout le monde, – et nous-mêmes, – des efforts qu'ils se donnent à paraître riches; commanditant à plusieurs les caprices d'une femme; subsistant de petites caresses et de grosses lâchetés! Amoureux de papier mâché, gris d'un doigt de vin, sur les dents d'une nuit blanche, fatigués, usés, blasés, finis! Ils se mettent à trois pour parier un louis sur un cheval qui appartient à un de leurs amis; ils fument leur cigare à la portière quand ils sont en coupé de louage, et on les rencontre au bal masqué avec leur papa!

Au revoir, ma belle mignonne. Je baise vos beaux yeux qui, je l'espère, ne m'envoient pas de grands vilains regards de courroux. Ah! si j'étais là-bas, je ne m'inquiétera guère; mais de si loin, on a si peu de moyens de conviction!

Au revoir et mille baisers.

Mathilde.

Marseille, décembre 1847.

Vous ririez bien de me voir vous écrire, ma chère Louise, sur un coin de toilette, tout encombrée de pommades et de peignes à bandeaux. Je vous écris de ma loge pendant un acte où je ne parais pas; mon encrier est tout près de mon rouge végétal; j'ai pour tabouret un carton à chapeau. Mon habilleuse dort ou à peu près. J'ai encore une demi-heure avant d'entendre la sonnette au foyer. Causons.

Dimanche prochain, le public de Marseille va être appelé à décider du renvoi ou de l'admission des artistes. La soirée sera, dit-on, des plus orageuses. – Comme dans beaucoup de villes de province soucieuses de ressembler à Paris, se montrer fantasque et irraisonnable est une preuve de haut goût et d'exigences motivées. Puis les jeunes gens et les officiers, toujours peu alliés, jugent la femme bien plus que l'actrice, et profitent souvent du tumulte et des discussions théâtrales pour vider des querelles de rivalité ou d'amour. Quant à moi, j'ai ici une réputation d'esprit qui me nuit auprès des négociants, seuls individus qui par leur position financière soient acceptables. Je suis pour eux un charme dangereux, une attraction malfaisante, un feu follet séduisant, mais qu'il faut bien se garder de suivre, car il vous entraînerait sur des routes pleines d'abîmes. Le soir, sur le quai, tous ces honnêtes richards du négoce, qui guettent leurs arrivages de coton et d'indigo, se pressent autour de moi, me regardent et m'écoutent; les plus osés me suivent jusqu'à ma porte, mais ils s'arrêtent à l'ancre de la louve! – J'ai à la tête de mon parti un officier de marine dont vous seriez amoureuse, j'en suis sûre: un bon et brave garçon, gai et crâne, ami de mes amis, qui m'aime comme un niais, c'est-à-dire sérieusement et qui va se faire quelque affaire fâcheuse dimanche, j'en ai peur. Déjà hier, j'avais deux rôles pour ma soirée, et on avait dit dans la ville que quelques jeunes gens devaient commencer les hostilités contre les artistes. Mon officier s'en va, en grande tenue, l'épée au côté, se planter au milieu du parquet, deux de ses amis un peu plus loin pour le soutenir. Là, avant le lever du rideau, il fait grand tapage, et jure par tous les saints du paradis que le premier qui sifflera la perle du théâtre,

madame Mathilde, sera souffleté par lui. Aussi ai-je été bien accueillie à mon entrée en scène. Il est vrai que mes costumes m'ont été envoyés par Babin, et qu'hier précisément j'avais de très-belles toilettes. Enfin nous verrons la décision de dimanche. Mon cœur est toujours le même, rempli du souvenir d'Alphonse, inaccessible à tout amour nouveau! Je n'ai pas encore d'amant et n'en prendrai que par intérêt: c'est ignoble! mais c'est ainsi!

Et vous, chère enfant, quelle nouvelle de bourse ou de cœur? Avez-vous trouvé un filon? Croyez-moi, presque tous les hommes n'ont bien réellement qu'une valeur d'utilité. Êtes-vous toujours aussi remplie d'Octave? Celui-là est au moins un loyal et excellent cœur; et il offre à l'amour des circonstances atténuantes.

Envoyez-moi quelques notes de l'archet éblouissant de Musard. Cela me rappellera des jours de joyeuses folies, et d'ardentes fêtes, et de radieuses jouissances, jours que je ne regrette pas d'avoir vécu, que je ne regrette pas de ne plus vivre. – Mon entrée arrive.

Adieu, aimez-moi.

Mathilde.

Marseille, décembre 1847.

Je ne veux pas manquer à votre découragement, ma pauvre chère amie. Si vous étiez heureuse, gaie, je serais moins empressée. Mais vous êtes triste, accablée de soucis, je me dois donc à vous.

Hélas! je comprends votre situation, je la sais d'expérience, dans chacune de ses phases, dans la plus mystérieuse de ses douleurs! Moi aussi j'ai passé par là! moi aussi j'ai supporté les gênes journalières, les privations silencieuses, les anxiétés résignées, les inquiétudes du lendemain, pour garder un amour en lequel ma folie avait foi, et qui empruntait surtout à mon imagination et à mes propres délires ses attraits les plus séduisants, ses formes les plus charmantes! L'amour m'a quittée et la misère m'est restée. Ceci m'a été une déception profitable; car j'ai compris l'égoïsme des hommes ou leur insuffisance. On ne me reprendra plus aujourd'hui à avoir des transports d'ivresse dans une mansarde, à préférer une étoile à un diamant! à porter des robes d'indienne vertueuses, à négliger d'avoir des bas de soie! – Bien entendu que je ne parle pas d'Alphonse: son amour a été ma seule réalité vraiment enivrante, vraiment sincère et divine, sans désenchantement, sans rien qui soit venu faire réfléchir mon esprit ni glacer ma tendresse! Toute femme, quelque dépravée qu'elle soit devenue, porte en elle, dans un sanctuaire réservé, un nom, un souvenir, une rêverie, une croyance! Choses saintes et bénies qu'elle garde en elle, comme des perles au fond des vagues! qu'elle préserve des souillures et des atteintes honteuses de sa vie vagabonde et maudite! vers lesquelles elle se retourne aux heures du recueillement et de la pensée régénérée, et qui sont la religion de son esprit sans foi ni respect! – Alphonse est tout cela pour moi. Il est à part de ma vie, de mes froids raisonnements, de mes implacables dédains pour tout ce qui tient aux amours et aux amants. – Ceci posé, revenons à vous.

Je vous porte, chère enfant, un intérêt sympathique; je voudrais vous le prouver d'une victorieuse façon. Mais l'impuissance est là.

Devant la passion, l'esprit le plus clairvoyant n'a aucun succès. Je ne veux pas ergoter avec vous comme un pédagogue et chercher à vous extirper la folie amoureuse qui envahit aujourd'hui tout votre être; je n'y réussirais pas, je le sais d'avance; à quoi bon alors? Seul, le temps guérit d'aimer. Mais il nous est donné de souffrir, de souffrir longtemps avant de guérir. Les illusions tombent une à une, et si lentement qu'on est bien vieille quand le cœur en est vide. C'est un débarras qui ne se fait pas tout d'un coup. Mais le mieux, croyez-moi, se fait tous les jours. Tous les jours, sans que vous vous en doutiez, vous venez à moi.

Et l'on a beau faire, il y a toujours des choses qui reviennent! – Je ne sais l'autre jour, dans quel méchant vaudeville où je jouais, il y avait un couplet sur cet air triste qu'il aimait tant et qu'il chantait à ses heures de gaieté. Je me mis à me ressouvenir... Nous étions tous les deux dans une brasserie, aux portes de la Haye, – un petit jardin planté d'acacias; mes genoux touchaient ses genoux: rien ne nous venait aux lèvres à nous dire... Il m'a cueilli en route un gros bouquet de toutes sortes de vilaines fleurs; et j'étais à bout de bras de les porter. – La nuit venue, nous voulûmes revenir à travers champs.

Il y avait de petits fossés avec de l'eau. Il me donnait la main pour sauter; à chaque fossé, c'était une histoire! Je mouillais mes bottines; et lui, riait.

Mais au nom de notre amitié, ne parlez jamais à Amédée de la confiance que je vous ai faite. S'il vous en parle, bien! mais ne prenez pas l'initiative. Alphonse est marié à présent; je ne veux pas que son ami me croie capable de le compromettre, en mettant son nom en villanelle, et l'histoire de nos amours en rondes que je chanterais à tue-tête sur les chemins. – Je compte sur vous.

Mathilde.

Marseille, décembre 1847.

Aussitôt cette lettre reçue, ma belle amie, vous irez chez Bethmont, au coin de la rue Louis-le-Grand, et vous lui demanderez pourquoi il ne m'a pas envoyé mes bas rouges. Il me les faut absolument d'ici à mercredi.

Je vous écris toute triste. Mon officier de marine a été tué avant-hier par un jeune homme de la ville. Cela a eu du retentissement, de sorte qu'on me regarde un peu ici comme un phénomène.

Je vous recommande mes bas. J'en ai absolument besoin pour la semaine prochaine. Je ne comprends rien à ce retard. Le messenger était payé.

Toute à vous.

Mathilde.

Marseille, janvier 1848.

Que voulez-vous, ma bien chère Louise! la vie est une chose railleuse et hostile qu'il faut énormément de dépravation pour braver, ou une force de dédain philosophique plus énorme encore pour dominer. Les intelligences fortes et arrogantes y succombent souvent; comment nous, pauvres femmes, avec nos esprits délicats et frissonnants, nos cœurs peureux et faibles, pourrions-nous trouver la lutte victorieuse, la vaillance persévérante, la résignation pleine de grandeur et de courage?

Vraiment, vos ennuis sont une injustice de la Providence, un manque de goût du hasard; et si j'étais à leur place, vous n'auriez qu'à envier un peu de noir à votre ciel pour en changer l'azur éternel. Par malheur je ne suis ni la Providence ni le hasard; et je ne puis que vous prêcher une théorie peu élevée. Ce n'est pas la théorie de la conscience haute et fière, qui ne trouvant pas d'issue ici-bas transporte plus haut ses valeurs méconnues et ses blessures sans récompenses; c'est tout prosaïquement de l'épicurisme d'œuvres, et de l'étourdissement moral.

Pour moi, je ne m'étourdis plus. A force de s'être soulée à toutes les coupes des rêves et des erreurs de la vie, mon imagination a une si forte tête qu'elle ne peut plus se griser; et quant à mes sens... vous savez le respectueux silence que je garde aux morts...

Que vous dire! Tenir tête à l'orage, c'est de la folie présomptueuse; se laisser aller au courant, c'est de la lâcheté. Que faire alors? – Allez, ma pauvre enfant, comme les condamnés qui, en faveur de leur arrêt impitoyable, trouvent partout autour d'eux l'accomplissement matériel de leurs funèbres et derniers désirs, nous qui sommes condamnées, de par les préjugés du monde, à un différent supplice, demandons aussi à la vie notre poulet et notre vin de Bordeaux.

Votre chambre est prête. Je vous attends.

Votre amie.

Mathilde.

## CALINOT<sup>6</sup>

Pauvre innocente vie que cette vie de Calinot, qui semble écrite tout entière pour une parade des Funambules; écoulee doucement sans peur, sans reproche, sans haine, sans remords, sans regrets; innocente comme une parade où Pierrot, – Pierrot le mime, Pierrot le muet, – où Pierrot parlerait!

C'est une parade, si bien une parade, que, lorsque Camille, le metteur en scène, le souffleur de toutes ces naïvetés, n'est plus là pour lui donner la réplique, l'histoire et la légende prêtent toujours à Calinot pour partners de ses janotades deux autres drolatiques. Vous savez ce seigneur de la légende allemande entre deux chevaliers qui chevauchent à côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche? Eh bien! comme le seigneur allemand Calinot chevauchait entre deux chevaliers: V... et L... – V... c'était la phrase française en habit de marquis; – L... c'était une mémoire qui toujours restait court, qui sans cesse buttait contre le mot propre, qui jamais ne le trouvait. C'est V... qui disait: «Il me semble que le crépuscule s'annonce, je vais mettre mon *peplum*; et encore, après avoir chaviré: «Je jure Dieu de ne plus mettre le pied dans cette caravelle!» C'est L... qui annonçait au piquet: «J'ai une tierce... en ce que tu sais bien, une quinte en ce que tu m'as dit, et un quatorze... en ce que tu viens de me dire.» Et ainsi il croissait, le bon Calinot, en grâces et en joyeux devis, entre ce lexique des *Précieuses ridicules* et cet incurable oublieur, entre ce purisme et cette paralysie!

Parades! – races perdues! ô vieux pitres! tout ce cortège de Momus populaire, les rires larges et les grosses bêtises, les paternelles niaiseries! Pantalons et Cassandres, vieux faiseurs de gaieté qu'on ressuscitait tout à l'heure, – ô Lapalisse! aïeul des naïvetés, – je vous le dis: Bobèche revivait en cet homme.

Et l'atelier, qui s'ennuyait de Jocrisse, s'est mis à compiler l'*enchiridion* de Calinot, avec un culte de philologue, et l'a augmenté, et l'a enrichi, et l'a pourléché, et s'est mis à déclamer ainsi ornée, cette rapsodie du théâtre de la Foire, pour faire suite à celle que chantait Dancourt en sortant du cabaret de la *Cornemuse*, en sorte que les écouteurs ont fini par être aussi incroyables à l'endroit de l'existence de Calinot qu'à l'endroit de l'archevêque Turpin.

Et pourtant il a si bien vécu, ce mortel désopilant, – qu'un jour il est mort-du choléra.

L'existence de Calinot a toutes sortes de tableaux: Calinot restaurateur, – Calinot logeur, – Calinot commis, – Calinot garde national. S'il fut tout cela, nul ne l'a jamais bien su. Le savait-il lui même? Il était de si bonne composition et faisait si peu de résistance à laisser mettre la main à ses souvenirs à y laisser ajouter! – Un beau jour, Camille lui persuada qu'il avait été marin; et, depuis ce jour-là, Calinot se rappelait tout au moins une fois par mois ses impressions de la *Tremblante*.

Un grand corps monté sur des jambes d'échassier; là-dessus, une tête blonde, chauve, inculte; de la barbe; les yeux bonasses; la tête ballant en avant; dans la pose, quelque chose comme le profil d'une canne à bec de corbin; une voix pleine d'embarras, obstruée de bredouillements, notée tout au long de notes innotables; – c'est ainsi fait qu'il a traversé la vie avec des vêtements trop larges sur son corps maigre, faisant rire tout le monde, et s'amusant de voir rire tout le monde.

Les tréteaux du Pont-Neuf ont eu leurs sténographes; pourquoi laisserait-on perdre ce monument de la *bêtise* française?

A côté de cette épopée de cynisme, toute sanglante, de cet «Allons-y gaiement!» de l'*Abbaye de Monte-à-regret*, – Jean Hiroux, – Calinot a sa place: c'est un lever de rideau avant la grande pièce.

Enfant, Calinot, en revenant de l'école, se bat avec un camarade, et attrape une grande écorchure au front. Au dîner, son père lui dit: Qu'est-ce que tu as là? – Papa, j'ai rien. – Mais si, tu as quelque

---

<sup>6</sup> Calinot, à l'heure présente, est une figure très-populaire. Théodore Barrière en a fait une pièce, et chaque jour le petit journal augmente d'une naïveté nouvelle le chapitre des naïvetés de ce petit-fils de Lapalisse. Mais en 1852, lorsque nous avons pour la première fois biographié Calinot, ce n'était encore qu'une légende flottante dans la *blague* des ateliers.

chose. – Je me suis mordu au front! – Imbécile! est-ce qu'on se mord au front? – Tiens! je suis monté sur une chaise.

\*

\* \*

Moi, j'aime bien mieux la lune que le soleil. Le soleil, à quoi ça sert? Il vient quand il fait jour, ce feignant-là! Au lieu que la lune, ça sert à quelque chose: ça éclaire.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.